Paul Beauregard

VOYAGE AU CENTRE DU MONDE

Un survol de l'histoire universelle du Big Bang à nos jours

Stylit

Sommaire

Introduction 7

PREMIÈRE PARTIE : AUX ORIGINES DU TEMPS 13

1. Naissance de l'univers 15
2. La Terre dans l'univers 23
3. Des hominoïdes à l'*Homo sapiens* 29
4. Premières révolutions culturelles et fin de la préhistoire 39

DEUXIÈME PARTIE : LA PROTOHISTOIRE 47

5. Sédentarisation, agriculture et écriture 49
6. Premiers grands États 56
7. Empires 63
8. Évolution de l'écriture et du langage 75
9. La culture antique 82

TROISIÈME PARTIE : LE DÉBUT DE L'HISTOIRE 93

10. Émergence de la civilisation classique 95
11. La Grèce classique et Alexandria 108
12. L'âge de Rome, SPQR 123
13. De la République à l'Empire 140
14. Interactions impériales 156
15. Invasions barbares 165

QUATRIÈME PARTIE : REFONDATIONS DIFFICILES 177

16. Le monde du Moyen Âge 179
17. Conquêtes et reconquêtes 190
18. Nouveau conquérants 204
19. Fins de parcours 219
20. Échec . . . et pat 228

CINQUIÈME PARTIE : MODERNISATIONS TRAUMATISANTES 239

21. Le règne de la discorde 241
22. Guerres paneuropéennes 252
23. Nouvelle modernité 267
24. La grande divergence 283
25. Changement de garde 294

SIXIÈME PARTIE : APERÇU DU MONDE CONTEMPORAIN 303
26. L'empire réticent 305
27. Le capitalisme triomphant (pour un moment) 319
28. Nouvelle rivalité, nouveaux dangers 329
29. Luttes intestines 338

ÉPILOGUE 353
30. Quelques remarques (en guise de conclusion) 355

Annexe : repères chronologiques 359

Références bibliographiques 363

Illustrations

Page de couverture : la Terre vue de la Lune (NASA, photographie prise par la sonde *Orbiter* en octobre 2015).

Images, cartes et graphiques : édition à partir de diverses sources libres de droits (principalement Wikimedia Foundation) et créations originales.

Introduction

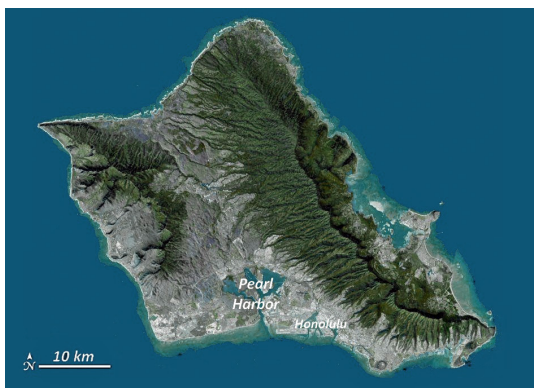
L'histoire est un perpétuel recommencement.

— Thucydide.

Je préfère les rêves du futur à l'histoire du passé.

— Thomas Jefferson.

Le 20 janvier 1887, le Sénat américain approuve secrètement une convention avec la monarchie d'Hawaii pour le bail d'un site à Pu'uloa, Oahu, emplacement de la future base navale de Pearl Harbor. Il s'agit d'un site exceptionnel couvrant une cinquantaine de kilomètres carrés, avec un triple lagon, mais dont le chenal est peu profond et d'accès difficile entre les bancs de coraux. Le développement du port commencera en 1908, et fera de Pearl Harbor l'une des plus grandes bases navales au monde (après celle de Norfolk, en Virginie).



Île Oahu, Hawaii ; Pearl Harbor est au centre-sud (12 km à l'ouest d'Honolulu).

À ce point, l'intérêt porté par les Américains pour Hawaii tient au commerce du sucre et à la pêche baleinière. Ni le président de l'époque ni la plupart des législateurs n'ont vraiment d'appétit pour l'annexion. Ce sont les

colons, planteurs et divers aventuriers d'origine européenne en connivence avec les missionnaires évangélistes qui vont réussir à forcer la main du Congrès à Washington.

En 1887, les colons imposent un nouveau régime constitutionnel avec le soutien du représentant officiel des États-Unis, sous la menace d'un détachement de *U.S. Marines*. La constitution hawaïenne est approuvée unilatéralement, ce qui lui vaudra le surnom de « constitution à la baïonnette ». Le droit de vote est soumis à un haut niveau d'actifs, ce qui le restreint aux très riches planteurs et exclut la quasi-totalité des Polynésiens et des immigrants d'origine asiatique (Japonais et Chinois notamment). Le souverain est finalement déposé en 1894, Hawaii devenant une « république » pendant que des lobbyistes sont dépêchés pour susciter l'intervention de Washington.

La Guerre hispano-américaine de 1898 change la donne et permet de mobiliser les soutiens nécessaires à l'annexion. L'argument qui emporte la décision est d'empêcher la colonisation japonaise ou européenne à Hawaii. L'explosion du cuirassé *USS Maine* dans la rade de La Habana (La Havane) le 15 février précipite un conflit désastreux pour l'Espagne : en trois mois, elle perd ses colonies à Cuba et aux Philippines (celles-ci deviendront indépendantes après l'occupation américaine), ainsi que Guam et Puerto Rico.

Le Congrès approuve l'annexion de Hawaii (par une majorité simple) en juillet 1898, non sans débats ni protestations. L'honorable James B. Clark, représentant du Missouri, se refuse d'envisager qu'Hawaii puisse un jour rejoindre l'Union :

> Comment pourrons-nous endurer notre honte lorsqu'un sénateur chinois d'Hawaii, avec sa natte pendante dans le dos et sa figurine païenne à la main, se lèvera de sa chaise curule et, dans un anglais de charretier, s'avisera de débattre de logique avec George Frisbie Hoar ou Henry Cabot Lodge ?[1]

Hawaii devient le cinquantième État de l'Union américaine — et le dernier à ce jour — en août 1959, en même temps que l'Alaska (achetée aux Russes en 1867). L'intégration achève ou presque un processus qui aura duré près de deux siècles. Le territoire autonome de Puerto Rico et la ville de Washington DC (placée sous l'autorité du Congrès) demeurent dans les limbes ; et ils vont sans doute y rester longtemps encore, ne serait-ce que pour des raisons purement partisanes (l'un comme l'autre comptent une majorité de Démocrates).

✣ ✣ ✣

[1] Cité par Sarah Vowell, 2011 (voir Bibliographie). Hoar et Lodge étaient deux fameux sénateurs du Massachusetts. Voir aussi Zimmerman, 2002.

Les États-Unis d'Amérique constituent depuis le début du 20e siècle la plus grande puissance économique et militaire, ainsi que le leader intellectuel et culturel mondial. Pour le meilleur et pour le pire, les Américains ont sans conteste acquis la panoplie du « maître de l'univers », titre déjà revendiqué par Sargon d'Akkad en Mésopotamie voici plus de quatre mille ans.

La position des États-Unis est pourtant foncièrement unique dans l'histoire : c'est la première superpuissance qui ne soit pas un empire territorial. Dès l'origine, les pères fondateurs — Thomas Jefferson, en particulier — qui se sont libérés du joug britanniques s'engagent à renoncer aux conquêtes coloniales. Ceci ne s'applique pas bien sûr à leur voisinage immédiat : le 19e siècle sera une période d'expansion continue au Sud et à l'Ouest, d'abord en Floride et Grande Louisiane, puis sur l'ensemble des terres amérindiennes jusqu'au Pacifique. Mais, à l'exception des îles hawaïennes, les États-Unis restent fidèles au principe de Jefferson. Ils ne cherchent pas à annexer le Canada ni les Bahamas (colonies britanniques qui accèdent à l'indépendance en 1867 et 1973, respectivement), ni à conquérir Cuba ou Baja California.

Depuis des milliers d'années, de nombreux empires ont émergé, conquis leurs voisins et assumé la suprématie du monde connu. Tous, sans exception, finissent par être renversés ou par disparaître après une fin subite ou une lente agonie. C'est là le sort des premiers grands États comme Sumer, Akkad et l'Égypte des pharaons. La Rome antique domine longtemps le monde méditerranéen, d'abord sous la forme d'une république puis d'un empire. La République romaine dure cinq siècles, une période de construction et d'expansion, tandis que l'Empire va enregistrer une lente décadence puis l'implosion sous l'influence de peuples « barbares ». La Chine connaît elle aussi la grandeur impériale sous diverses dynasties, dont le destin reste toujours le même. Les grandes puissances semblent vouées à la décrépitude et il n'est pas bien évident *a priori* qu'une république soit nécessairement plus résiliente ou plus durable qu'un empire.

Les empires sont puissants car ils sont riches. Il faut disposer de vastes ressources pour maintenir et entraîner des dizaines de légions, disposer du meilleur armement et équiper la plus grande marine qui soit. L'empire ne peut survivre sans une économie prospère, et il se désagrège lorsque l'argent vient à manquer. Le maître du monde est prêt à tout pour maintenir sa suprématie. Les Romains se débarrassent des Carthaginois et des Grecs, comme des bootleggers qui liquident des rivaux trop efficaces ; enfin seuls, ils disposent de tout le gâteau, sans partage. Attila, Gengis Khan et Timur empilent les cadavres ennemis pour bien signifier au monde entier que toute résistance est futile. Les Américains attirent chez eux les meilleurs scientifiques mondiaux qui conduisent le plus vaste programme de recherche jamais mis sur pied : en quelques années, ils disposent exclusivement de la bombe la plus terrible concevable ou imaginable, qu'ils utilisent contre le Japon à Hiroshima et Nagasaki.

Les maîtres du monde sont presque invariablement les maîtres à penser, du moins dans les domaines qu'ils privilégient (ni Rome ni les États-Unis d'Amérique ne se préoccupent vraiment de philosophie). La puissance et la richesse leur permettent de disposer des meilleures écoles et universités et de produire ou attirer les plus grands chercheurs du moment. Le rayonnement intellectuel conduit à l'extension de l'influence culturelle, y compris dans ses manifestations les plus populaires, qui peut être bien accueillie par le reste du monde ou au contraire perçue comme un joug aussi insupportable que l'occupation physique (c'est souvent en ce sens que l'on parle de l' « empire américain »).

L'histoire des grandes puissances est intimement liée à la religion. Le souverain lui-même se présente quelques fois comme un dieu ou demi-dieu, ce qui lui confère une profonde légitimité — du moins tant que la croyance de la population reste entière. Le régime en place et l'organisation religieuse se renforcent mutuellement, jusqu'à ce que l'un ou l'autre faiblisse, précipitant éventuellement la chute et la disparition des deux partenaires. La réforme protestante du 16e siècle produit une immense conflagration du fait qu'elle sape l'ensemble des bases politiques et sociales du continent européen.

✣ ✣ ✣

L'histoire du monde est en grande partie l'histoire des conflits et des guerres. L'homme conquiert la terre, puis les hommes conquièrent leurs voisins. La motivation n'est pas toujours bien claire : sans doute aux origines les bandes sont-elles suffisamment espacées pour être en mesure de s'éviter le plus souvent, mais invariablement il arrive que quelques membres de l'un ou l'autre groupe décident d'en découdre. C'est ce qu'on observe aussi chez les chimpanzés, qui attaquent fréquemment les bandes voisines pour annexer leur territoire (les bonobos sont plus pacifiques). Un plus grand territoire permet un meilleur accès aux sources de nourriture et donc une plus grande bande. Et c'est là un atout pour résister aux assauts de bandes rivales.

Les interactions entre groupes répondent aussi au besoin d'exogamie, pratique essentielle à la diversité génétique. Le célèbre épisode de l'enlèvement des Sabines n'a pas seulement pour objet de peupler la ville, c'est aussi un moyen d'apporter du sang neuf et de renforcer l'esprit du peuple romain. Qui plus est, les sociétés traditionnelles veulent maximiser le nombre de guerriers, ce qui conduit naturellement (et tristement) aux pratiques d'infanticide des filles. La baisse du ratio entre le nombre de femmes et d'hommes est un obstacle au renouvèlement des générations et, bien sûr, les guerriers ont besoin de compagnes. Le problème est accentué par la polygynie, pratique universelle au moins jusqu'au Moyen Âge (la polyandrie n'est pas inconnue dans l'Antiquité, mais elle reste rare). De nombreux his-

toriens ont suggéré que les raids des Vikings étaient motivés en partie par le besoin de trouver des femmes dans de lointaines contrées.

Bien des conquêtes sont entreprises pour elles-mêmes — pour l'égo, pour le statut, pour la gloire. Les grands conquérants comme Alexandre, Gengis Khan ou Napoléon semblent toujours désireux d'aller plus loin et encore plus loin, sans que la motivation soit bien claire. C'est dire que l'histoire n'a pas nécessairement des explications rationnelles complètes et satisfaisantes. Même si l'information était parfaite, ce qui n'est bien sûr jamais le cas, l'historien ne peut expliciter entièrement une succession d'évènements.

Une chose est sûre : certaines décisions ou actions revêtent une importance capitale et méritent un examen particulièrement attentif. Les exemples abondent : Cæsar franchissant le Rubicon avec ses légions puis nommant Octavius comme héritier ; Heraclius maltraitant les Coptes d'Égypte ; Henri IV signant l'Édit de Nantes et Louis XIV signant l'Édit de Fontainebleau qui révoque l'Édit de Nantes ; George Washington remettant le pouvoir au Congrès ; les sept États sudistes déclarant leur sécession. . . Outre les décisions capitales, la chance joue aussi un rôle déterminant dans bon nombre de situations : l'histoire présente d'innombrables cas de flottes détruites par la tempête, de retards intempestifs (comme le délai de l'invasion de l'Angleterre par Guillaume le Conquérant), d'absence de vent (Cæsar dans la baie de Quiberon) et de pluies fortuites (Henry V à Azincourt). L'art du grand chef est de savoir se prémunir contre les impondérables, mais comme le montre Homère avec l'épopée d'Ulysse il vaut toujours mieux avoir les dieux avec soi.

Les chapitres qui suivent présentent un survol de ces thèmes et quelques autres avec pour fil conducteur divers superlatifs — les premiers, les plus grands et les plus forts. L'étendue du sujet impose une approche sélective et des résumés hâtifs ; le lecteur intrigué peut toujours compléter le tableau s'il en a le loisir en consultant les références bibliographiques indiquées à la fin de ce livre ou même plus simplement parcourir les articles de *Wikipedia*, point de départ utile pour toutes sortes de recherches.

✣ ✣ ✣

AVERTISSEMENT. Les dates sont référencées par l'utilisation des signes « − » et « + » (le signe *plus* étant omis lorsqu'il n'y a pas de confusion possible) plutôt que *avant* ou *après J.-C*. Le tilde (~) indique une année approximative. Le texte utilise les noms d'usage authentiques ou reçus comme tels : le célèbre tyran grec est Pyrrhos, plutôt que Pyrrhus (son nom latinisé), le général romain Julius Cæsar plutôt que Jules César, le grand humaniste Erasmus et non Érasme. Le principe admet toutefois quelques exceptions arbitraires (Alexandre et non Alexandros, Londres plutôt que London, par exemple). La tradition courante de franciser les noms propres présente l'inconvénient de perpétuer une mentalité égocentrique, voire colonialiste. Prétendre s'approprier un Poggio Bracciolini en l'appelant « Le Pogge » est source de confusion, donnant l'impression que ce Toscan avait quelque chose de français. . .

Les références géographiques sont elles aussi données sur la base des noms contemporains. Dans le cas des langues n'utilisant pas l'alphabet latin, les modes de romanisation standardisés respectent autant que possible la prononciation locale et se conforment aux vœux des pays en question ; ainsi le chinois mandarin s'est doté depuis 1958 d'un système officiel de translitération, le *pinyin*, dans lequel la capitale chinoise est Beijing plutôt que Pékin, forme inventée par les missionnaires jésuites au 16e siècle. Il en est de même pour Mumbai et Kolkata (et non Bombay ou Calcutta), par décision du gouvernement indien en 1995, noms qui se rapprochent de la prononciation en marathi et en bengali. Quelques puristes préfèreraient substituer Viang Chan à Vientiane, capitale du Laos, mais à ce jour les autorités du Laos n'ont pas adopté un mode officiel de translitération.[2]

[2] Voir à ce sujet le chroniqueur Johnson (« A guide to renamed cities », *The Economist*, 26 mars 2022). Certains changements de noms sont purement populistes et largement ignorés par la communauté internationale, alors que d'autres sont profondément significatifs et incontournables — Johnson cite l'exemple des villes d'Ukraine (Kyiv, et non Kiev) et du Congo (Kinshasa, plutôt que Léopoldville).